

Figaro Littéraire 19 août 1939

LA VIE LITTÉRAIRE

EUGÈNE DABIT : Journal intime (1928-1936). — Le Mal de Vivre, — Hommage à Eugène Dabit (Gallimard).

De ces deux journaux intimes qui ont été livrés au public presque en même temps, celui d'André Gide et celui d'Eugène Dabit, c'est celui de Gide dont il faudrait parler d'abord. Il domine l'autre de beaucoup. Mais c'est précisément une raison pour qu'on nous permette, durant ces vacances, d'achever de lire ses treize cents pages, afin d'en parler plus dignement un jour prochain. Alors, on peut faire passer devant le Journal de Dabit, comme on ferait traverser le passage par le disciple à l'arrivé du maître. Un disciple ? L'art de vivre d'André Gide ne lui défend-il pas d'en avoir un ? Pas tout à fait : Eugène Dabit est le Nathan qui lui a fourni le rond-point de la Ville-lette.

Si, à propos de Gide, et de ce qui est encore moins admissible, à propos de Dabit, on pouvait parler de doctrine, on dirait que rien ne manque à Dabit de la doctrine de Gide : le goût de ne pas choisir et d'être toujours disponible à tout ; poreux, comme dit Gide dans *Les Nourritures*, la délectation de l'instant présent, et surtout cette fidélité à toute vérité naturelle intensément éprouvée, qui fait que l'être ainsi donné à la vie reçoit du cours de la vie tout réconfort et toute détresse. La différence est que, chez Gide, une intelligence surhumaine triche subtilement, à chaque minute, avec ce jeu de symboles. Tandis que la raison de Dabit, dépassée de beaucoup par sa force intuitive, laisse à peu près intacte l'étonnante puissance passive qu'avait cette nature d'homme, de céder aux rythmes

et aux fatalités de la nature. Mais quelle équivoque n'y a-t-il pas à user du même mot, *nature*, suivant qu'il s'agit de ce qui est de l'homme et de ce qui n'est pas de lui ? Tout le drame d'Eugène Dabit est là.

On voit certes ce que son naturel, qui dépassait en rayonnement ce que ce mot évoque à l'ordinaire, avait de charmeur. *L'Hommage*, ou vingt de ceux qui ont approché ou partagé sa vie laissent parler leur amitié meurtrie, en témoignage avec la vérité du cœur. « Fraternel », dit M. André Maurois, de Dabit, pour résumer d'un mot ce qu'il était. J'imagine qu'il se faisait aimer comme un paysage plus encore que comme un être : du moins, veut-il dire, il offrait une présence, un rendez-vous de sympathie. Le langage des conteurs orientaux eût sans doute parlé à son sujet, d'un valon de tendresse, d'une coupe d'affection. Tel, en tout cas, il apparaît quand, dans son Journal, il se peint lui-même, non seulement dans le cercle des amitiés humaines, mais dans la sphère universelle où il n'est rien dont une telle nature n'attende un bienfait. Eugène Dabit était un moral ce que nous sommes tous au physique : une plante qui a ses sources dans l'univers. La plante humaine, comme les autres plantes, vit en buvant de l'air et de l'eau, de la lumière aussi. L'âme de Dabit buvait en outre, dans l'atmosphère, tout ce qu'une sensibilité voluptueuse peut en recevoir qui la nourrisse et la soutienne.

A Paris, cette âme de prolétaire baigne dans la vie du peuple, la vraie celle qu'il a évoquée dans *Hôtel du Nord*, plus lasse que pittoresque, et dont la peine est plus écœurée qu'atroce. C'est là que Dabit est vraiment communiste, d'un communisme où il entre beaucoup de communion humaine. Les comités politiques, les parolotes, les estrades ne sont pas pour lui. Il envoie promener Barbusse et Nizan. Au fond, s'il s'analysait dans son Jour-

nal, au lieu de s'y refléter, il discernerait qu'à ses propres yeux le socialisme, c'est encore de la vie sociale, c'est-à-dire, pour lui, des mensonges entre les hommes, des constructions humaines arbitraires qui font les hommes prisonniers. Il est anarchiste total, comme Jean Giono. Sa vocation est une vie d'homme nu, entre la terre et le ciel, ou entre le ciel et l'eau, — comme il a vécu quatre étés, dans une calanque de Minorque.

Sa vraie vie était là, sa vie quand elle suivait sa pente. Ailleurs, il manquait de cette euphorie à goût d'éternité dont il avait besoin. Ailleurs, il n'y avait pas un travail qui ne le laissât inquiet. Il ne voyait pas que son véganisme, et ce goût qu'il avait du détail authentique, à chaque coin de rue, à chaque coin de table de bistro, donnait tant de sel à tout ce qu'il écrivait sur les faubourgs, ou sur les villes qu'en voyage il regardait vivre. Il souffrait de regarder vivre. Il lui fallait vivre lui-même. La vérité complète serait probablement que vivre avec les hommes est une chose que Dabit n'a jamais su faire.

Il aime à se baigner dans l'humanité, parce que c'est encore un moyen d'ouvrir sa perméabilité à la vie universelle. Mais mainte rencontre avec les hommes le met en défiance contre la vérité des rapports entre les hommes. Après une visite à François Mauriac, il jette cette note que nous pourrions vérifier tous les jours autour de nous, et en nous : « Nous bavardons une longue heure ; lui, de sujets qui lui tiennent à cœur ; et moi des miens ». Les rapports entre les hommes, il dit un jour ce qu'il en pense : « Tu ne peux, durant ta vie, que te défendre de la bêtise, de la laideur, de l'esclavage que les hommes font peser les uns sur les autres. » Alors, parmi les hommes, leurs maisons, leurs monuments, leur société, il y avait peu d'endroits où Dabit n'eût envie d'être ailleurs. Sauf dans certains musées : la peinture pou-

vait lui donner ce sentiment d'une présence éternelle dans la mêlée humaine, hors duquel la mêlée humaine était fort peu sa patrie. Mais faut-il parler de patrie, avec ce que cela représente de racines, d'attaches, de liens, au sujet de l'homme qui définit son monde en disant : « Où je suis, là est la vie » ?

Une telle vie a les bonheurs de la nature, et fait ses béatitudes des joies physiques qui mettent le mieux la vie à flot : une douce nuit méridionale, une promenade heureuse, l'abandon du corps qui nage dans une eau limpide et ensoleillée. Une telle vie ressent aussi tout ce que la nature pourrait ressentir si la nature — qui sait ? — était sensible à quelque chose. Et d'abord cette mort périodique dont le rythme rappelle inexorablement à la nature que toute sa vie est mortelle. Les jours longs, les jours courts, Eugène Dabit recevait leur courbe dans son être, comme tous les êtres en qui, profondément, les solstices font passer l'impression invisible d'une menace ou d'une résurrection. Il revivait à chaque février, à chaque fin d'août il se sentait mourir. Et comme homme malgré tout, il savait ce que la nature ne sait pas, la marche de toutes choses vers la mort le haïssait, par delà la sensation naturelle de la vie et de la mort alternées. « C'est la mort qui gagne à tous coups et tu ne peux rien contre elle. » La vie naturelle tombe dans la mort. Dabit sentait la vie naturelle avec trop de vérité pour ne pas sentir aussi cette issue. Trois semaines avant de mourir lui-même, il s'écriait : « J'existe de façon animale, végétale. C'est peu, c'est encore trop... »

Parce que sa mort, accidentelle en somme — on sait qu'une maladie mystérieuse a foudroyé Dabit pendant son voyage en U.R.S.S. — est le dénouement du Journal, il serait (trop facile de dire après coup que la vie de Dabit dérivait vers la mort, et qu'il le savait. On est frappé, cependant, de voir cette vie se dérouler sous un éclairage sans

avenir. Il lui faut trouver dans chaque instant de son cours sa plénitude. C'est pourquoi elle est une suite de moments présents dont chacun se complait en lui-même. « Je ne serai pas demain celui que je suis à ce jour. Où en serais-je trouverais-je l'image, sinon ici ? » De là et Journal où Dabit s'identifie beaucoup plus que dans ses autres livres. Les autres livres sont des œuvres, malgré tout. Or, « je ne suis fait que d'incertitudes, je ne crois pas à mes actes. » Et d'ailleurs, Dabit avoue « le désir qui me prend — toujours — de me perdre, là où je suis. » Le culte de l'instant, dont chaque page du Journal est l'expression, abolit tout effort de faire valoir l'instant présent dans l'instant qui suit. Dabit méconnaissait que, dans la création, l'homme est la seule créature qui ait un avenir, et qui puisse vivre pour cet avenir. C'est pourquoi l'amour de vivre, si voluptueusement répandu sur tout ce qui émanait d'Eugène Dabit, s'ouvre à mainte page de son Journal sur un si tragique appel de la mort. Il n'était pas moins sensible, au fond, à l'amour de vivre, qu'au « mal de vivre ». Il avait donné ce titre à un roman qu'il a laissé inachevé, et qui est une partie de son Journal intime développé sous une forme à peine romanesque : la partie la plus intime de son Journal, celle où l'on voit comment cette religion de l'amour de vivre essayait de vivre l'amour.

Il faut être disposé à recevoir tous les aveux de cet être ingénu, pour ne pas être un peu gêné par tout ce que le Journal lui-même révèle de la vie sentimentale de Dabit. (On dira que Dabit n'a pas écrit son Journal pour qu'il fut imprimé. Mais c'est là une assertion qui n'est plus jamais tout à fait vraie à l'heure actuelle, surtout à l'égard de certaines natures d'écritains.) L'expression de vie sentimentale, d'ailleurs, à son sens courant, correspond mal à l'amour, très naturel lui aussi, qui, dans la vie de Dabit, était un des éléments chaleureux de la sympathie uni-

verselle. « C'est la chaleur de la vie que je cherche ; elle seule. » Il cherche dans l'amour la béatitude de l'instant, obtenue avec une intensité qui, plus que tout autre instant de bonheur, donne l'illusion de défier la mort. Ce serait vraiment le bonheur de vivre, si on pouvait isoler l'amour présent de tout avenir, comme Dabit faisait de toutes ses minutes heureuses. Il essayait de donner la même liberté aux minutes de l'amour. Entre deux ou trois amours, il goûtait ingénument son propre bonheur, en voulant croire que les bonheurs de ses partenaires pouvaient n'être pas plus exigeants ni plus exclusifs. Il lui fallait s'aviser cependant que l'amour est ce qui tolère le moins que la vie de l'homme soit sans avenir ; il exige même la promesse d'un avenir sans fin. Alors, le « mal de vivre » fut le titre d'un roman qu'il avait vécu lui-même.

L'amour de vivre, cependant, qui avait dominé sa vie, ne cesse pas, jusqu'à la fin, de le jeter à la poursuite de lui-même, et de toute minute, de toute présence, capable de leurrer cette solitude qui se creuse sa propre tombe. Le mal de vivre se grise encore de l'amour de vivre, au cours de ce voyage en U.R.S.S. où Staline et la Place Rouge complètent moins qu'une jeune femme rencontrée en route... Les femmes sont la vie ; c'est par elles que je reçois la vie. » Celle-là fut la dernière par laquelle Dabit saisit la vie, avant que sa vie ne saisisse la mort.

Il se laissait aller au cours du monde, afin d'y attraper la vie ; non comme on capte la fortune ou la gloire, mais comme on attrape un coup de vent sur le rythme des lours. Pour finir, il a attrapé la mort. Il est resté disponible jusqu'au bout, disponible même à la dissolution où il n'y a plus à se demander si l'amour naturel et la mort ne sont pas les deux aspects d'une même chose, parce que la nature, alors, a donné sa réponse.

André Rousseaux